



## Diversité des logiques de travail dans les exploitations maraîchères en circuits courts

Emilie Lanciano, Nicolas Bon, Catherine Hérault-Fournier, Pascal Aubrée

### ► To cite this version:

Emilie Lanciano, Nicolas Bon, Catherine Hérault-Fournier, Pascal Aubrée. Diversité des logiques de travail dans les exploitations maraîchères en circuits courts. 4ièmes journées de recherche en Sciences sociales - INRA SFER CIRAD, Dec 2010, Rennes, France. halshs-00676845

**HAL Id: halshs-00676845**

**<https://shs.hal.science/halshs-00676845>**

Submitted on 6 Mar 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Diversité des logiques de travail dans les exploitations maraîchères en circuits courts<sup>1</sup>**

**Nicolas Bon**

LARESS-ESA, 55 rue Rabelais, BP 30748, 49 007 Angers Cedex 1  
[n.bon@groupe-esa.net](mailto:n.bon@groupe-esa.net)

**Emilie Lanciano**

Université de Lyon, UJM-Saint-Etienne, COACTIS, 14/16 avenue Berthelot 69007 Lyon  
[emilie.lanciano@univ-st-etienne.fr](mailto:emilie.lanciano@univ-st-etienne.fr)

**Pascal Aubrée**

FR-CIVAM Bretagne, 17, rue du Bas Village, 35577 Cesson Sévigné cedex  
[pascal.aubree@civam-bretagne.org](mailto:pascal.aubree@civam-bretagne.org)

**Catherine Herault**

LARESS-ESA, 55 rue Rabelais, BP 30748, 49 007 Angers Cedex 1  
[c.herault@groupe-esa.com](mailto:c.herault@groupe-esa.com)

## **Résumé :**

Les circuits courts alimentaires font aujourd'hui l'objet d'une attention grandissante, aussi bien de la part des producteurs que des consommateurs. Fondés sur une réduction du nombre d'intermédiaires marchands, ces modes de commercialisation répondent à une forte demande de consommation locale et seraient susceptibles de constituer une voie de dynamisation de l'économie agricole locale. Ces systèmes participeraient de plus à un processus de revalorisation économique et sociale du métier d'agriculteur, notamment au travers des liens qu'ils induisent avec les consommateurs et de l'indépendance qu'ils confèrent aux producteurs dans l'exercice de leur activité. Cependant, une des principales limites de ces systèmes de commercialisation serait celle liée à l'organisation du travail et à la gestion du temps sur l'exploitation. Il est en effet souvent souligné que la gestion de la commercialisation combinée à la maîtrise d'un système d'exploitation souvent complexe et diversifié entraîne une surcharge de travail pour le producteur.

Dans cette communication, nous nous intéresserons à la dimension « travail » dans les exploitations maraîchères en circuits courts. Nous montrerons que les résultats en termes de temps de travail et de chiffres d'affaire des exploitations semblent dépendre du rapport que les agriculteurs entretiennent avec leur travail, au-delà du fait de commercialiser en circuits courts. Cette notion de rapport au travail sera d'abord vue comme une grille de lecture

---

<sup>1</sup> Cette recherche est financée dans le cadre du programme de recherche PSDR – Liproco mené en Rhône Alpes et Grand Ouest sur les « démarches de valorisation des produits alimentaires et activités connexes fondées sur les proximités producteurs-consommateurs ». Nous remercions tous les participants au projet, acteurs et chercheurs pour les informations fournies, à l'origine de ce travail.

permettant de mieux cerner la diversité des exploitations maraichères en circuits courts. Elle nous permettra ensuite de mettre en évidence les différentes logiques de travail pouvant expliquer la variabilité des résultats technico-économiques et de soulever les principales problématiques liées à l'organisation du travail dans ces exploitations.

**Mots clés :** Circuits courts, maraichage, rapport au travail, temps de travail

## Introduction

La vente des produits alimentaires fait traditionnellement partie de l'activité de l'entreprise agricole. Les réseaux de distribution à l'échelle nationale et internationale tels qu'on les connaît aujourd'hui ne sont apparus qu'après la seconde guerre mondiale. Le premier hypermarché français date de 1963 et la part de marché des GMS est de 64% pour l'alimentaire en 1964 (Denéchère, 2008). Ce modèle agro-industriel a permis d'assurer la sécurité alimentaire en France, mais a connu de nombreuses crises à partir du début des années 90. La modernisation de l'agriculture a eu des répercussions fortes sur la qualité des produits, l'usage des ressources et sur les économies rurales. Plus globalement, la consommation alimentaire se retrouve au cœur d'un ensemble complexe d'enjeux regroupant santé, développement territorial, environnement, qualité de vie. Elle s'inscrit désormais dans une demande sociale et sociétale évolutive, les consommateurs et les pouvoirs publics demandant de plus en plus de qualité, de traçabilité, de sécurité. (Dubuisson-Quellier et Giraud, 2010). Cela se traduit par l'affichage de nouveaux objectifs en termes d'orientations des politiques publiques en faveur d'une relocalisation de la l'alimentation (Plan Barnier 2009 ; Réseau Rural Français, Plan National Nutrition Santé...).

Dans ce contexte, les circuits courts suscitent un intérêt grandissant dans la mesure où ils participeraient à un processus de revalorisation du métier d'agriculteur. Dans le modèle agro-industriel, l'agriculteur occupe une place relativement faible à la fois en termes de redistribution de la valeur ajoutée du produit et d'autonomie de décision. Les circuits courts seraient aujourd'hui vus par les agriculteurs comme une solution pour garder leur indépendance, donner une nouvelle valeur à leur travail et participer au développement local (Le Caro et Daniel, 2007). Cependant, une des principales limites de ces systèmes de commercialisation serait celle liée à la gestion du temps de travail qu'ils impliquent. Il est souvent souligné le fait que ces modes de commercialisation font appel à des systèmes d'exploitation complexes, multifonctionnels, liés notamment à la diversification des productions au niveau de l'exploitation, voir à l'ajout de nouvelles activités (transformation, accueil à la ferme). Cela pourrait présenter un risque pour la viabilité des circuits courts notamment en termes d'attractivité du métier et de pénibilité du travail, voire de menacer la pérennité des projets sur le long terme (Aubry et al, 2010). De nombreux exemples de situations problématiques sont ainsi rapportés par les professionnels qui mettent en garde sur le fait que la diversification des activités conduit parfois les agriculteurs dans des impasses au niveau de l'organisation du travail (Argouarc'h et al. 2008).

Cet article a pour objet d'approfondir l'analyse du rapport au travail d'agriculteurs maraîchers commercialisant en circuits courts, à partir d'une étude menée en Bretagne en 2009. Les exploitations maraîchères sont particulièrement adaptés aux circuits courts et aux attentes des consommateurs à la recherche de produits frais et de saison, de qualité et de proximité (Cardona, 2007). En outre, le maraîchage semble aujourd'hui attirer de nouveaux agriculteurs, souvent non issus du milieu agricole et peu expérimentés. Dès lors, mieux comprendre la diversité des exploitations et les problématique liées à l'organisation du travail sur les exploitations constitue un enjeu majeur pour l'accompagnement et le conseil aux porteurs de projets.

L'analyse des résultats des entretiens réalisés révèle une grande diversité des profils des maraîchers en circuits courts et des stratégies productives (partie I). Pour expliquer cette hétérogénéité, nous proposons d'explorer le rapport que ces maraîchers entretiennent avec leur travail (référence), dont il convient alors de cerner ses dimensions (partie II). Nous chercherons enfin à révéler les différentes logiques de travail et à cerner les enjeux liés à

l'organisation du travail dans ces exploitations (partie 3).

#### Méthodologie :

Cette étude a été conduite dans le cadre du programme de recherche-action PSDR-Liproco et en partenariat avec la FR-Civam Bretagne. Nous avons mené des enquêtes qualitatives en Bretagne auprès de 16 maraichers commercialisant tout ou partie de leur production en circuits courts. Les agriculteurs ont été identifiés par l'intermédiaire de différents réseaux d'acteurs impliqués dans le développement des circuits courts ou dans l'accompagnement des porteurs de projets. L'échantillonnage a été réalisé en fonction de critères définis en concertation avec des techniciens maraichers et des producteurs expérimentés dans l'objectif d'obtenir la plus grande diversité de situations en terme d'organisation du travail.

## **1. Spécificités des systèmes maraichers en circuits courts**

Les exploitations maraichères ont jusqu'à présent peu fait l'objet de travaux scientifiques (Aubry et al, 2010). Cependant, le développement actuel des circuits courts amène les chercheurs à s'intéresser de plus près à cette catégorie d'exploitations, comme en témoignent les travaux qui ont eu lieu dans le programme CROC en Languedoc Roussillon (Godart, 2006), PSDR-Liproco en Rhône Alpes et Grand Ouest ou les récents travaux d'agronomes (Navarette, 2009 ; Aubry et al. 2010).

### **1.1. Une grande diversité de systèmes**

Si le nombre d'exploitations dans les ceintures maraichères a progressivement diminué au cours du XXe siècle, sous l'effet conjugué de la mondialisation des échanges et de l'urbanisation, elles n'ont jamais totalement disparues comme en témoigne la persistance de producteurs sur les marchés forains, la vente à la ferme ou encore le développement des cueillettes et des modes de commercialisation innovants (AMAP, vente par internet etc.) depuis quelques années (Aubry et Chiffolleau, 2009). Selon une étude du CTIFL (2007), 5000 exploitations commercialisent les  $\frac{3}{4}$  de leur production en circuits courts, soit 28% des exploitations légumières, pour un volume estimé à 7% de la production française de légumes (Chiffolleau et al, 2008). Ces exploitations, pour la majorité situées en zone urbaine et périurbaine, se caractérisent par la prédominance des stratégies individuelles et par leur faible structuration syndicale, technique et commerciale (Soulard et Thareau, 2009). Ainsi, seulement 6% des producteurs appartiendraient à une organisation de producteurs contre 47% pour les producteurs engagés dans les filières longues<sup>2</sup>.

Les premiers travaux visant à caractériser ces exploitations spécialisées dans la vente en circuits courts (Chiffolleau et al, 2008) ont montré leurs contours spécifiques par rapport à celles qui commercialisent en circuits longs. Ces exploitations seraient de plus petite taille mais plus intensives en main d'œuvre, avec un recours plus important au travail familial. La diversification des productions (nombre de légumes cultivés) semble également caractériser ces exploitations, l'objectif étant de proposer une large gamme aux consommateurs. Ces caractéristiques seraient d'autant plus marquées que la part de la production consacrée aux circuits courts – et plus particulièrement à la vente directe – est importante. De plus, il n'est pas rare de constater l'utilisation de plusieurs modes de commercialisation au sein d'une

---

<sup>2</sup> D'après Baros C., Vernin X., 2007. Les productions maraichères de ceinture verte, valorisation de la proximité par les circuits courts. Paris, Ctifl. cité par Chiffolleau et al, 2008

même exploitation (Maréchal, 2008). Nos observations rendent compte d'exploitations combinant en moyenne 3 modes de commercialisation, certaines allant jusqu'à 6 voire 7 créneaux différents (vente à la ferme, paniers, marchés de plein vent, vente par internet, boutiques spécialisées etc.).

Toutefois, si ces exploitations se distinguent de celles insérées dans les circuits longs par un ensemble de caractéristiques communes, il existe aussi une forte hétérogénéité des structures maraîchères entre elles. Les surfaces cultivées, la taille et la composition du collectif de travail, le niveau d'équipement ou encore les modes de commercialisation peuvent varier fortement d'une exploitation à l'autre. Selon l'étude du CTIFL, les surfaces cultivées moyennes peuvent varier de 2,4 ha pour les structures qui privilégient la vente directe au consommateur (vente à la ferme, marché, bord de route) à 5,9 ha pour et celle qui vendent directement à la distribution (GMS, détaillant). Dans notre échantillon, cette diversité structurelle apparaît très clairement. Les surfaces cultivées varient de moins d'un hectare pour les plus petites à plus de 20 ha pour les plus importantes ; au niveau des collectifs de travail, certaines exploitations privilégient la main d'œuvre familiale avec un faible nombre d'UTA (1 ou 2), alors que d'autres ont recourt au salariat, embauchant jusqu'à 7 ou 8 salariés. Les écarts importants d'investissements d'une exploitation à l'autre témoignent de niveaux d'équipement très hétérogènes. Enfin, si les stratégies commerciales sont diverses, il est intéressant de remarquer qu'entre deux exploitations ayant recours aux mêmes modes de commercialisation, les différences structurelles peuvent être importantes.

## **1.2. Des systèmes complexes du point de vue de l'organisation du travail**

Du point de vue de la gestion technique et de l'organisation du travail, les systèmes maraîchers en circuits courts se révèlent complexes du fait de la grande diversité de tâches auxquelles sont confrontés les maraîchers (Salmona, 1994). Au niveau de la planification des cultures d'abord, la difficulté réside dans la mise en adéquation des systèmes culturels avec les systèmes de vente, pour être en mesure de proposer une large gamme de produits aux consommateurs, et cela plusieurs fois par semaine (Aubry et al, 2010). De plus, contrairement aux systèmes de grande culture, la plupart des légumes ont des cycles courts, infra-annuels – un même légume peut être planté plusieurs fois dans la saison – ce qui multiplie les difficultés liées à l'élaboration du planning de culture. S'ajoute à cela les nombreux actes techniques nécessaires à chaque culture : du travail du sol à la commercialisation, les maraîchers doivent gérer les semis, les plantations, l'irrigation, la fertilisation, les traitements, les récoltes ou encore le conditionnement. Ainsi, le nombre important d'espèces cultivées, la vitesse de rotation des légumes, sa programmation complexe, le rythme soutenu et sans pause de la production peut induire une forte pénibilité mentale et physique du travail. Cela conduit parfois certains maraîchers, particulièrement lors des pics de production, à « lâcher prise » sur leur travail et à se voir contraints de « *courir derrière leur jardin* » (Salmona, 1994).

Cependant, si la gestion technique et l'organisation du travail est particulièrement complexe dans les systèmes maraîchers diversifiés (Petit et al, 2010), les choix stratégiques et organisationnels effectués par les maraîchers peuvent néanmoins jouer un rôle important dans maitrise du travail (Argouarc'h et al, 2008). Lors de la création de l'activité, mais également au cours de la vie de l'exploitation, les maraîchers sont en effet amenés à effectuer un certain nombre de choix relatifs à la structure et à l'organisation de leur système de production/commercialisation. Ces choix, qualifiés par les agronomes de « décisions d'orientation stratégiques », concernent le temps long (Aubry, 2007) : il s'agit par exemple du choix de la surface cultivée, du choix des productions, des modes de commercialisation, du niveau d'équipement (mécanisation, serres, capacité de stockage etc.) ou encore de la

structure du collectif de travail. L'ensemble de ces éléments constitue le « cadre structurel » dans lequel le travail est organisé à une échelle de temps plus courte (journée, semaine...). Selon les dires d'experts<sup>3</sup>, ces choix conditionneraient fortement l'organisation du travail et les résultats de l'exploitation en termes de charge de travail, de pénibilité ou de chiffres d'affaire, au-delà du fait de commercialiser en circuits courts. On comprend aisément qu'entre une exploitation d'un hectare et d'un UTA, en traction animale et une autre qui cultive sur 20 hectares avec l'aide de 10 salariés et une mécanisation importante du travail, la nature du travail, son organisation et les résultats technico économiques ne seront pas comparables, alors que les deux sont des exploitations maraichères qui commercialisent en circuits courts.

### 1.3. De grandes disparités dans les résultats technico-économiques

Nous entendons ici par résultats « technico-économiques », les résultats des exploitations en termes de temps de travail, chiffre d'affaire, surfaces cultivées et revenu. A ce niveau, il apparaît également une forte hétérogénéité entre les exploitations maraichères en circuits courts. Très peu de données chiffrées étant disponibles sur ce point, nous rendrons compte ici des observations réalisées au cours de notre étude. L'analyse du temps de travail hebdomadaire en saison<sup>4</sup> du chef d'exploitation, réalisé selon la méthode de la reconstitution analytique<sup>5</sup>, montre que le temps consacré à l'activité agricole peut varier de 40h/semaine jusqu'à plus de 120h/semaine en fonction des exploitations. On observe également d'importantes variations en terme de chiffres d'affaires annuels (de 10000 euros à 80000 euros/UTA), de surfaces cultivées par UTA<sup>6</sup> (de moins d'1ha à 6 ha/UTA) et de revenu (de 0 à 3000 euros par chef d'exploitation).

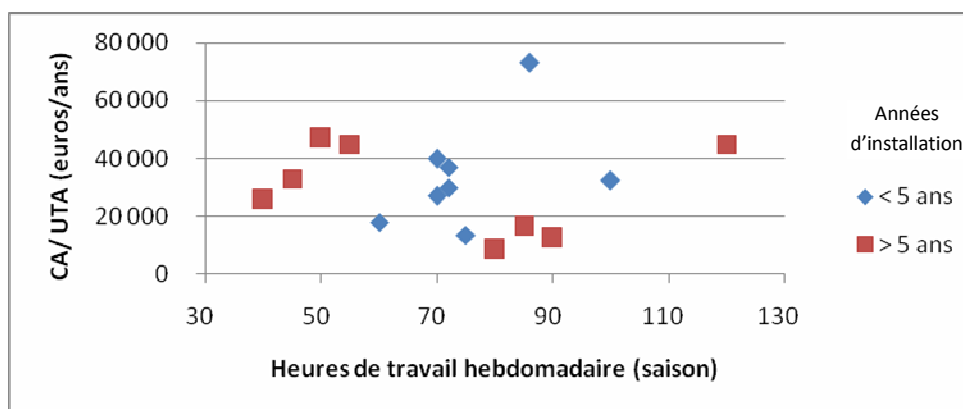


Figure 1 : Chiffres d'affaire par UTA en fonction du nombre d'heures travaillées en saison (source: N. Bon, enquêtes 2010)

<sup>3</sup> Plusieurs experts ont été rencontrés dans le cadre de ce travail. Il s'agit de producteurs expérimentés, de techniciens, ou de formateurs issus de centres de formation professionnelle (ex. CFPPA)

<sup>4</sup> La « saison » correspond globalement à la période allant du mois d'avril au mois de septembre. Nous avons choisi de rendre compte de la charge de travail lors de cette période car elle révèle mieux les disparités entre les exploitations, les mois d'hiver étant plus calmes et la durée de travail journalière limitée par la durée du jour.

<sup>5</sup> Dans la méthode de reconstitution analytique (Jean et al, 1988 cité par Dedieu et al, 1999), il est demandé à la personne interrogée de se remémorer un certain nombre d'éléments qui rythment le travail. Les déclarations sont fondées sur des travaux bien mémorisés par l'agriculteur, constituant pour nous des points de repère à partir desquels est calculé le temps de travail hebdomadaire.

<sup>6</sup> La productivité et le temps de travail sous serre étant approximativement 10 fois supérieure à celle du plein champ, notre indicateur « surface cultivée équivalente » correspond à la surface cultivée en plein champs à laquelle est additionnée 10 fois la surface cultivée sous serres.

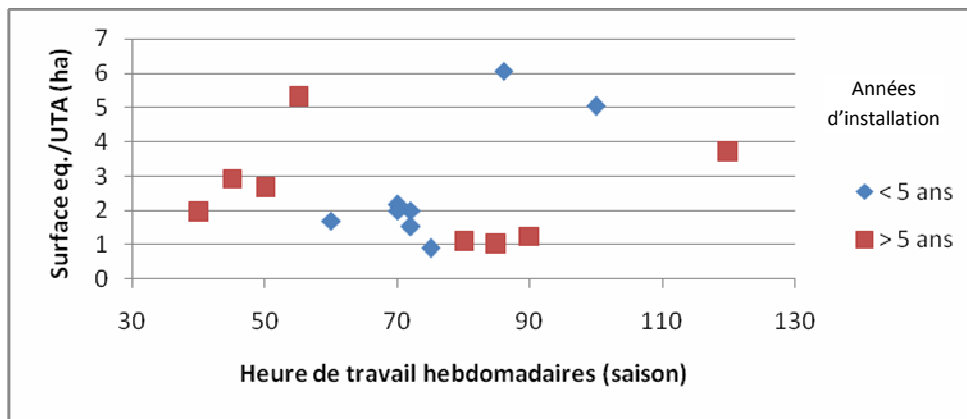


Figure 2 : Surface équivalent par UTA en fonction du nombre d'heures travaillées en saison (source: N. Bon, enquêtes 2010)

Si ces indicateurs ne permettent pas de rendre précisément compte des réalités technico-économiques des exploitations, certaines observations retiennent néanmoins l'attention. Ainsi, il est intéressant de remarquer que pour des chiffres d'affaires ou des surfaces cultivées similaires, le temps de travail peut varier fortement d'une situation à l'autre. Par exemple, pour un chiffre d'affaire situé autour de 40000 euros/an, le temps de travail hebdomadaire est dans un cas proche de 50 heures alors que dans l'autre il avoisine les 120 heures, la surface cultivée étant globalement la même. On remarque que les exploitations dont le temps de travail est le plus faible sont celles dont le chiffre d'affaire et les surfaces cultivées se trouvent parmi les plus élevés, alors qu'à l'inverse, celles dont les chiffres d'affaire sont les plus faibles se trouvent parmi les exploitations qui travaillent le plus... Cette tendance n'a pas de fondements statistiques compte tenu de la petite taille de l'échantillon, mais elle incite néanmoins à examiner de plus près la question du travail dans ces exploitations pour comprendre ce qui peut expliquer de telles disparités.

\* \* \*

Les exploitations maraîchères en circuits courts se caractérisent donc par une forte diversité structurelle qui semble à priori se traduire par des résultats technico-économiques très hétérogènes. Ainsi, l'activité de maraîchage en circuits courts ne serait pas en elle-même synonyme de charge de travail élevée et/ou de faibles revenus, certaines exploitations combinant un revenu élevé avec un temps de travail inférieur à 50 heures par semaine. Si l'objectif n'est pas ici de caractériser les systèmes en fonction de leurs « performances », les observations réalisées précédemment nous permettent de supposer que différentes logiques et modalités d'organisation du travail pourraient expliquer ces résultats. Dès lors, nous formulons l'hypothèse selon laquelle les pratiques des agriculteurs et les choix qu'ils effectuent dépendent de leur propre conception du travail et du sens qu'ils cherchent dans l'exercice de leur métier. Ces choix conditionnant le type de système et la « nature » du travail (rythme de travail, type de tâches, organisation du travail...), ils renverraient à des rapports au travail différents.

## 2. Analyse du rapport au travail des maraîchers



Selon Dejours (2003), le travail n'est pas une activité qui sert uniquement à produire et à gagner de l'argent, il est également indispensable dans la construction de la personne. Le travail sert à s'épanouir, à développer et exprimer sa créativité, son intelligence, à construire son identité. « *Le travail c'est ce qu'implique, du point de vue humain, le fait de travailler : des gestes, des savoir-faire, un engagement du corps, la mobilisation de l'intelligence, la capacité de réfléchir, d'interpréter et de réagir à des situations, c'est le pouvoir de sentir, de penser et d'inventer...* » (Dejours, 1993). Si le rapport au travail peut s'envisager dans ses dimensions techniques ou économiques, il renvoie également à des dimensions personnelles, affectives et identitaires. Dans cette conception, « *le travailleur est considéré comme un sujet aux désirs conscients et inconscients, contradictoires. Il engage sa personnalité toute entière dans le travail, en espérant en sortir grandi. Cet engagement est donc individuel, complexe et multidimensionnel, c'est le rapport subjectif au travail* » (Fiorelli et al., 2010). Le rapport au travail est donc propre à chaque individu et un moyen d'exprimer son « rapport à la vie ». La recherche de relations sociales de reconnaissance identitaire ou de plaisir dans la réalisation des tâches peut ainsi conduire le travailleur à adopter des comportements non rationnels du point de vue technico-économique mais qui le sont si on prend en compte sa subjectivité. C'est le respect de cette subjectivité dans le travail quotidien qui permet l'épanouissement et la satisfaction au travail.

Notre analyse s'inscrit dans cette conception du travail. Dans la mesure où les circuits courts confèrent une certaine indépendance aux agriculteurs et une relative liberté de choix dans leurs stratégies de production/commercialisation, cette activité leur permettrait d'exprimer leur propre subjectivité et d'organiser leur travail « à leur image ». De plus, un certain nombre de maraîchers s'installant par choix, souvent à la suite d'une reconversion professionnelle et dans la perspective de réaliser un « projet de vie » (Cheyns, 2010) laisse penser que leurs choix et les arbitrages réalisés peuvent se comprendre dans leurs différents rapports au travail et dans la façon dont ils se représentent le travail.

Nous analyserons le rapport subjectif au travail des maraîchers à travers deux grandes dimensions. Ce rapport peut en effet s'exprimer dans l'engagement physique, dans l'activité de « fabrication » de cultures maraîchères, dimension que nous qualifierons de « rapport aux pratiques ». Il peut également s'exprimer dans une dimension temporelle, dans un certain « rapport au temps » : au temps court d'abord, à propos du partage du temps entre les activités de travail et de non travail et au temps long ensuite, qui donne lieu à des stratégies différenciées d'investissement.

## **2.1. Le rapport aux pratiques : sens et engagement physique dans le travail**

Nous nous intéressons ici au rapport que les maraîchers entretiennent avec l'activité de production. C'est le contenu du travail et les « façons de faire » des agriculteurs qui donne sens au travail. Deux types de rapports à l'activité de production apparaissent, renvoyant aux formes d'engagement physique du corps, aux dimensions « éthiques » du métier et au sens trouvé dans la manière dont le travail est réalisé.

### **2.1.1. La recherche de plaisir et de sens**

Les techniques de production mises en place et la nature du travail qui en résulte correspondent à une vision non instrumentale de l'activité maraîchère, dans laquelle l'éthique de métier, la recherche de plaisir et de sens domine les aspects liés aux performances technico-économiques de la production. Le « soin de soi » et le respect de son intégrité justifie l'adoption de pratiques moins « rentables » et parfois plus complexes à mettre en œuvre.

Ce rapport à la production peut d'abord s'exprimer au travers de convictions écologiques et environnementales. Par exemple, dans certaines exploitations, le recours aux paillages plastiques pour limiter le développement d'adventices est perçu comme « *n'allant pas dans le sens du bio* » alors même que cette technique permet une réduction importante du temps consacré au désherbage « *Si vraiment on ne veut pas de mauvaises herbes il faut mettre du paillage... Mais comme nous on n'est pas trop pour le paillage et bien on fait avec... C'est bien le paillage plastique mais après il y a toujours des petits bouts de plastique qui restent dans la terre, tu en retrouves tout le temps c'est puff... Après ça c'est un choix...* ». De la même manière, quitte à sacrifier des cultures, les traitements contre les maladies ou les ravageurs – même avec les produits autorisés en agriculture biologique – sont parfois bannis de l'exploitation car leur utilisation est contraire à la logique d'agriculture « *extensive* » à laquelle ils aspirent : « *j'estime que ce n'est pas mon boulot de sortir le pulvérisateur et puis de balancer des trucs chimiques... nous on est plus « extensif bio »...en tomate par exemple on ne traite jamais... S'il y a du mildiou, tant pis, on n'en a moins mais on ne traite pas... il y a des cultures que l'on va préférer laisser ratées plutôt que d'essayer d'en tirer le maximum... Alors je ne sais pas économiquement... on n'est pas très performant mais bon c'est aussi une manière de voir la culture...* ». Le désir de produire des légumes sains, « réellement bio » est alors une motivation importante qui donne sens au travail et justifie un temps de travail supplémentaire ou des performances économiques moindres.

Au niveau du choix des productions, ces maraîchers cultivent une grande variété de légumes et privilégient les variétés anciennes ou rares pour lesquelles ils réalisent les semis eux-mêmes. Si cela se justifie souvent par le fait de commercialiser en circuits courts, cette diversité de culture est souvent en soi une source de satisfaction. D'un côté parce que cela permet d'exprimer un goût pour l'expérimentation et une sensibilité particulière à l'activité de sélection: certains maraîchers réalisent des essais, testent de nouvelles variétés dans le but de personnaliser leur gamme « *J'aime faire des variétés que peu de gens connaissent... par exemple des tomates, j'ai trouvé un site Internet qui recense la plupart des variétés qui existent, notamment des variétés très ancienne, qui viennent d'à peu près toute la planète... là j'en ai mis quatre plants de chaque... Ça c'est un petit peu ma passion... Depuis le début que je fais du jardin j'ai toujours fait ça, faire des essais, essayer...* ». Le fait de faire ses propres semis de vieilles variétés et de cultiver une large gamme de légumes peut également être motivé par la volonté de répondre à une demande particulière des consommateurs, bien qu'en terme de rentabilité et de temps de travail la diversification ne soit pas avantageuse « *Les produits qui marchent, j'ai remarqué, ce n'est pas facile à faire et ça ne rapporte pas, ce n'est pas du « rendement rendement », c'est des variétés anciennes et beaucoup de variétés. Par exemple les tomates je fais un peu toutes les couleurs. Pleins de choses qui sortent de l'ordinaire et c'est très recherché. Ils sont très demandeurs les gens. Les topinambours, les panais [...] l'objectif aussi c'est de faire plaisir aux clients. Quand ils voient que les tomates sont bonnes et tout. C'est une satisfaction* ».

La diversification des cultures, bien que complexifiant l'organisation du travail, peut aussi être perçue comme un moyen de lutter contre la monotonie du travail. La variété des postes et des chantiers rend le travail plus vivant et plus intéressant « *si on fait beaucoup de variétés de légumes c'est surtout parce que c'est un plaisir... C'est ça qui est agréable c'est que tu ne fais*

*pas un boulot répétitif... Ça change tout le temps... » Cette diversité de tâches combinée au fait de cultiver des légumes originaux permet aussi de compenser la pénibilité physique du travail « ont fait un peu ce que l'on veut comme culture, on change un peu, on part sur le côté un peu plaisir... Cultiver des choses super originales que personne ne fait... Voilà, on s'éclate là-dessus, c'est ça qui nous enlève le côté pénible... On n'est pas comme lorsque l'on est dans un groupement de producteurs ou on est responsable de telle culture pour soi et pour ses collègues... S'il faut passer une journée à faire la même chose là ça devient pénible... ». Ces maraîchers définissent souvent leur travail en opposition aux systèmes plus « carrés », dans lesquels les raisonnements économiques réduiraient le travail à sa seule dimension productive. Ici, c'est le fait de pouvoir consacrer du temps à des cultures peu rentables procurant du plaisir qui donne sens au travail. Cela conduit parfois les maraîchers à adopter des pratiques coûteuses en temps de travail dont les fondements sont à chercher à la fois dans le registre de la production et dans celui de l'agrément « il y a un espace là... eh bien ils mettent tous des bâches plastiques maintenant... Eh bien moi non, moi je mets des fleurs... Donc c'est sûr qu'il faut aller nettoyer entre les fleurs, ça prend une heure par ci, une heure par là... Mais là bientôt elles vont fleurir et il va y avoir des jonquilles tout le long eh bien c'est beau... ».*

### 2.1.2. La recherche d'efficacité « technico-économique »

Dans cette logique le rapport au travail est plus instrumental. Les pratiques et les techniques mises en place sont orientées par la recherche d'efficacité technique et de rentabilité économique. Le travail est satisfaisant s'il est organisé de manière rationnelle et la perte de temps dans la réalisation des tâches est un facteur contribuant à dévaloriser le travail.

Dans ces systèmes, si la diversité des légumes cultivés est également importante pour répondre aux impératifs de la vente en circuits courts, les maraîchers préfèrent cultiver des variétés plus classiques et achètent la plus grosse partie des plants chez un fournisseur spécialisé. Acheter ses plants est ainsi perçu comme un facteur permettant de faciliter la planification et l'organisation du travail, la mise en culture étant rythmée par les livraisons de plants. Les charges opérationnelles élevées qui en résulte sont compensées par l'assurance de pouvoir produire de façon constante et d'avoir une régularité au niveau de la vente.

Au niveau de l'engagement physique du corps au travail, les maraîchers recherchent la précision des gestes et privilégient le travail mécanisé pour améliorer la performance du système « on a beau être bio et se dire « peut-être pas trop de matériel », mais il faut être rentable aussi... On n'est pas des cinglés... On passe déjà assez de temps même en étant mécanisés ! » Cela conduit les maraîchers à cultiver de plus grandes surfaces pour réaliser des économies d'échelle et faciliter le travail mécanique. La monoculture est parfois vue comme une solution efficace sous les serres pour simplifier la conduite des cultures (gestion de l'eau, de l'aération, des maladies etc.). Dans cette optique, certains maraîchers se regroupent pour diviser les cultures. Cette organisation, avantageuse pour limiter la « charge mentale » liée à la diversification permet également d'investir dans du matériel plus spécifique et performant, mais induit un travail plus répétitif. La pénibilité du travail est principalement envisagée dans sa dimension physique, liée au fait de travailler longtemps dans une même posture. La mécanisation est alors le principal moyen de s'en affranchir « On pense sans arrêt à trouver des solutions pour se soulager la peine...[...] parce que si on ne se mécanise pas, au bout de trois ou quatre ans c'est foutu... »

La lutte contre les « temps morts » peut être un moteur important de la dynamique productive et contribue à donner du sens au travail. Les maraîchers peuvent également trouver de la

satisfaction dans la maîtrise d'un système complexe, difficile à conduire leur permettant de faire faire appel à des capacités d'organisation, de planification « *C'est techniquement plus intéressant le maraichage, tu as plein de légumes différents à gérer...c'est compliqué, c'est ce qu'il faut ! ...des cultures trop faciles ce n'est pas marrant...un peu de défi technique !* ». La mise en place d'« astuces » facilitant le travail ou permettant de gagner du temps est également un moyen d'exprimer un esprit d'initiative « *je suis en train de faire un engin automoteur pour planter, pour ne plus avoir de chauffeur sur le tracteur pour gagner de la main-d'œuvre...mais ca c'est un truc qui n'existe pas, on le fabrique* ».

\*\*\*

Ces deux logiques a priori antagonistes et contradictoires, se retrouvent en réalité mêlées au sein de chaque exploitation. Si une des logiques est prépondérante dans les choix et les pratiques des agriculteurs, il serait erroné d'affirmer qu'il existe deux groupes aussi distincts. Le fait que l'organisation du travail soit dominé par une logique plus « technico-économique » n'empêche pas que certaines pratiques répondant l'autre logique soient prises. Par exemple il est souvent identifié au regard des propos tenus, que la vente en panier est plus avantageuses en terme de temps de travail qu'un marché de plein vent. Cependant cette option n'est pas toujours adoptée alors même que l'objectif de réduire le temps de travail est formulé. La vente au marché donne sens au métier dans les relations sociales qu'elle permet « *si je faisais que du panier je serais tout le temps tout seul...comme je disais tout à l'heure, le contact avec les clients il n'y en a pas beaucoup en paniers...le marché ca me permet de voir des clients ca me permet d'être en contact avec des collègues de marché, de discuter de ne pas rester tout seul toute la semaine. J'ai besoin de contact à un moment donné...le marché ca permet ca...* ». A l'inverse, lorsque l'organisation du travail est principalement guidée par la logique « plaisir/sens », les maraichers sont également amenés prendre en comptes des considérations technico-économiques dans leurs choix : « *Nous c'est un tout, on sait que l'on a des cultures très rentables qui sont faciles à faire, ou qu'il y a des périodes où ça pousse mieux, on a des bons rendements... Et puis il y a des cultures qui ne sont pas rentables du tout et puis on les fait par ce que ça nous fait plaisir* ».

## **2.2. Le rapport aux temps : la construction de temporalités différenciées**

Dans l'analyse du rapport au travail, la dimension temporelle semble apporter un éclairage intéressant. En effet, le rapport au temps est un bon prisme pour saisir le rapport au travail, soit au quotidien, dans l'activité proprement dite, soit dans un temps plus long, profond et construit. Il s'agit d'une question de partage et d'étanchéité avec le temps de non travail d'une part, et d'autre part, de construction d'une certaine temporalité dans une perspective de plus long terme. Pour comprendre comment sont appréhendées ces deux temporalités, nous nous sommes d'abord intéressés à la manière dont les maraichers concevaient l'articulation entre temps agricole et le temps non agricole puis à la façon dont ils se projetaient dans l'avenir et se construisaient un temps plus long au travers de l'investissement.

### **2.2.1. Le temps « court » : articulation entre temps professionnel et non professionnel**

L'analyse des entretiens a permis de faire émerger deux manières de concevoir l'articulation entre temps agricole et temps non agricole. Dans le premier cas les agriculteurs n'opèrent pas de distinction nette entre l'activité agricole et les autres temps sociaux, alors que dans le second cette distinction est effective dans l'objectif de se dégager du temps de « non travail ».

- Temps professionnel et non professionnel « mêlé »

Dans cette conception du temps de travail, l'activité agricole est considérée comme un « tout » qui permet de vivre et travailler en même temps. Il n'y a pas de volonté de la borner à des volumes horaires ou d'optimiser le temps de travail pour dégager du temps libre ou des vacances « *Nous c'est notre vie quoi, on est là et puis voilà... Je suis autant en vacances ici à fumer ma cigarette et boire mon café à table qu'à partir au ski...* ». L'activité agricole est un plus un mode de vie qui permet de vivre à son rythme, de s'arrêter quand on le souhaite, sans calculer, sans avoir à rendre de comptes. « *Moi je ne compte pas les heures... Je ne peux pas, c'est impossible... Là on papote par exemple mais je travaillerai plus demain... Je ne vais pas dire « demain je vais quand même faire mes cinq heures ou mes six heures »... Non tu prends ton temps, mais c'est ça le plaisir, c'est de pouvoir s'arrêter toute l'après-midi là et puis... personne n'a rien à te dire !* »

Les maraichers ne raisonnent pas en termes de « temps de travail » dans la mesure où la frontière avec les temps domestiques et de loisirs est relativement floue. Ainsi pour ce couple passionné de cheval, le fait de travailler en traction animale permet de mêler travail et loisirs, chose qu'ils ne pourraient pas faire s'ils étaient salariés. Le fait de pouvoir se consacrer à d'autres activités en même temps que l'activité agricole (ramassage de champignons, observation de la faune sauvage...) donne un caractère « extensif » au travail difficilement comparable à celui d'un salarié « *quand j'étais enseignante quand je faisais 1h de cours et bien c'est 1h intensive, il faut être sur ses gardes, sur le qui-vive, tout le temps au top c'est... Alors qu'une heure de travail dans un champ, si quelqu'un arrive on peut s'arrêter... si on est en train de remettre des piquets et que l'on voit des champignons c'est pareil, on peut prendre le temps de ramasser ces champignons... Alors est-ce que c'est du temps de travail ?[...] Ce n'est pas le même rythme quoi... Je ne sais pas comment expliquer...* »

Cette conception du temps « mêlée » permet de justifier la place importante qu'occupe l'activité agricole, rythmée par la durée du jour et le cycle des saisons à la manière des paysans d'autrefois. « *En hiver on commence à 9h on finit à... lever du Soleil, coucher du soleil... Ce qui fait qu'en été on se tape des journées de 14h alors qu'en hiver on se tape des journées peut-être de 6h... mais là c'est normal la terre se repose... la terre se repose, on se repose, il y a moins besoin... c'est la vie du paysan qui a été avant et que l'on fait nous aussi...* » La référence à cette figure du paysan a été observée dans plusieurs cas pour montrer le caractère spécifique du métier d'agriculteur, par définition hors des normes temporelles de la société et fatalement assigné à un volume de travail important « *Les paysans, ce ne sont pas des personnes qui vont se lever le matin à 8h00 enfin commencer de bosser à 8h00 finir à midi, reprendre à 2h00 et finir à 5h00 et avoir cinq semaines de vacances par an... Ça n'est pas ça l'agriculture et le problème des AMAP moi je crois que c'est ça, c'est qu'il y a des personnes qui ne comprennent pas qu'un paysan n'est pas comme un salarié...* »

Ce rapport au temps, qui semble renvoyer à une conception « familiale » du travail (Bernardi et Defalvard, 2006) a été principalement remarqué chez des agriculteurs qui n'ont pas besoin de se rendre disponible par ailleurs, pour la famille ou pour d'autres activités. Deux maraichers vivent seuls, deux autres travaillent en couple sans enfants à charge. Dans un cas, la présence d'enfants et l'aspiration à une vie de famille entraine en tension avec cette vision du travail, questionnant l'équilibre du système.

- Temps professionnel et non professionnel « distinct »

Dans ce rapport au temps, les maraichers considèrent plus l'activité agricole comme un métier, certes aux contours spécifiques, mais qui ne doit pas permettre de justifier un décalage trop important avec le reste de la société. Dans les discours, le temps consacré à l'activité agricole est bien distinct des autres temps sociaux. Elle doit être circonscrite dans le temps dans l'objectif de dégager du temps pour d'autres activités (famille, loisirs, activités syndicales ou associatives). Les normes du travail salarié sont souvent prises comme des références par rapport auxquelles l'agriculture doit se positionner. Ainsi les agriculteurs aspirent à plusieurs semaines de vacances, à se libérer des jours de repos dans la semaine et prétendent à une rémunération mensuelle équivalente à celle des salariés. *« Moi j'avais des objectifs clairs, je voulais travailler moins d'ici quelques années...et je vise clairement de gagner au moins 2000 € par mois de salaire... »*

La notion temps de travail est souvent associée à celle de productivité surtout lorsque l'embauche de salariés et le recours à la mécanisation sont des options stratégiques choisies par les maraichers. L'embauche de salariés conduit alors les maraichers à adopter un rapport au temps plus instrumental, le travail devant être organisé en fonction des horaires fixes des salariés. Dans la mesure où les normes salariales sont par ce biais introduites dans l'exploitation, les agriculteurs sont amenés à réfléchir à leur propre temps de travail et rémunération.

Ce rapport au temps est généralement observé lorsque la situation familiale exige un rythme proche de celui du reste de la société, par exemple lorsque que le conjoint travaille en dehors l'exploitation ou que la présence d'enfants en bas âge demande une disponibilité importante *« ma femme étant instit elle avait pas mal de vacances. Elle a toujours tenu à ce qu'on prenne des vacances même si les deux premières années on n'a pas pris de vacances on n'a pris que des weekends. On avait toujours un peu cet objectif. Ça a été une semaine par an puis 2 et maintenant on est à 4 semaines. Il y avait cet objectif et après une exigence familiale c'était que je participe aussi à l'éducation des enfants quand même »*. La distinction entre temps agricole et non agricole peut aussi être justifiée par une volonté de « jouir de la vie » en dehors du travail, de ne pas reproduire la situation qu'ont connue les agriculteurs de la génération précédente, à l'instar de ce jeune couple de maraichers *« notre génération elle est plus...nos parents ils étaient à fond à fond, ils bossaient comme des malades...nous on est plus à prendre du plaisir quand même...génération à se dire...on voyage tous plus où moins les jeunes...t'as envie de profiter de la vie »*. Ce rapport au temps est observé dans la majorité des cas aussi bien chez les jeunes maraichers – même si parfois leur récente installation ne permet pas encore d'atteindre le « rythme de croisière » auquel ils aspirent – que chez les plus anciens.

### 2.2.2. Le temps « long » : gestion des risques et logiques d'investissement

Si le maraichage est souvent perçu comme une activité nécessitant peu de moyens financiers comparativement à d'autres types de production, l'investissement reste néanmoins nécessaire pour mettre en place et faire évoluer l'outil de production. A cet égard, les stratégies des maraichers sont très diverses, tant au niveau du montant des investissements que des modes de financements<sup>7</sup>. Deux grandes logiques d'investissements financiers et de gestion des risques apparaissent et reflètent deux façons de se projeter sur le plus long terme<sup>8</sup> : le choix de

---

<sup>7</sup> Parmi les exploitations rencontrées, les sommes investies à l'installation varient de 6000 euros à plus de 130000 euros, la moyenne se situant autour de 60000 euros.

<sup>8</sup> Le « plus long terme » est très difficile à évaluer, et il peut être plus ou moins rapproché suivant justement le rapport au travail et au temps.

l'investissement correspondrait à un pari plus ou moins risqué – et certainement payant – sur l'avenir, significatif d'un rapport à une activité de travail conçue sur une période plus longue, tandis que l'autofinancement renvoie davantage à une activité de travail conçue au jour le jour.

### 2.2.3. Les investissements, une contrainte dont on ne peut s'affranchir

La nécessité d'investir dans un outil de production est ici envisagée dans comme une « contrainte » inhérente à l'activité de maraîchage : sans une capacité de production et un niveau d'équipement minimal (surface de serres, matériel etc.) il ne serait pas possible d'exercer ce métier. Le montant de l'investissement est généralement faible, l'objectif étant de ne pas prendre de risques en cas d'échec du projet, comme en témoigne ce maraîcher : *« je n'ai pas investi beaucoup au départ, parce qu'au niveau engagement, je ne voulais pas m'engager sur trop longtemps, ni sur beaucoup d'argent, c'était au cas où si je me plante que je sois capable de rembourser ce que j'ai mis. Moi mon but final c'est de rembourser mes emprunts et après être capable d'autofinancer mon entreprise »*. Cette logique peut également résulter d'une volonté d'indépendance vis-à-vis des banques *« je ne suis pas tenue par les banques. C'est ça que je ne voulais pas. Sinon il faut faire le chiffre d'affaire pour que le banquier il soit content. C'est le banquier que tu fais survivre ce n'est pas toi »*, ou encore relever du défi personnel, l'objectif étant de montrer qu'il est possible de créer son entreprise en autonomie, sans avoir recours aux banques ni aux aides *« Je voulais montrer que c'est possible de faire exister une exploitation sans DJA, sans comptable, sans ordinateur et sans clé USB ... ça marche, je voulais prouver que ça marche et ça marche...il n'y a pas de cases... »*.

L'autofinancement est alors le mode de financement privilégié bien que le recours à l'emprunt soit parfois inévitable – notamment lors de l'installation – mais dans ce cas limité au maximum. Une fois en place, l'activité de production doit permettre de financer les futurs investissements pour faire évoluer l'outil de travail. Cependant, si plusieurs maraîchers témoignent du succès de cette stratégie sur le long terme, ils rappellent les difficultés qu'ils ont pu rencontrer dans les premières années. Le faible niveau d'équipement demande d'être compensé par une charge de travail accrue *« la pomme de terre je l'ai toujours plantée à la main, arrachée à la main, c'est galère après...maintenant c'est un plaisir de la ramasser à la machine, mais c'est sûr que les premières années, c'était difficile... »*. Certains maraîchers expérimentés mettent ainsi en garde sur les risques que peuvent engendrer cette logique sur la santé des personnes *« [à l'installation] ça peut être l'investissement minimum mais ça va être le mal de dos maximum aussi, donc il faut voir...des hernies discales chez les maraîchers j'en connais beaucoup.. »*, rappelle ce producteur proche de la retraite.

Cette logique dans laquelle la « prise de risques » est limitée semble traduire une vision de l'avenir incertaine, marquée par une relative « peur de l'échec ». Celle-ci semble d'autant plus forte que les maraîchers doutent sur leur capacité à maîtriser les différents aspects techniques de la production *« C'est dans ma tête, j'avais peut-être peur d'emprunter et puis si je me plantais, ça me donnait moins la pression. Je suis plus tranquille, je préfère travailler comme ça au moins si je loupe une culture j'ai l'impression que ce n'est pas trop grave, tu as moins la pression »* Le principal risque est alors de tomber dans un « cercle vicieux », l'outil de production n'étant pas suffisamment performant pour rentrer dans une véritable logique d'autofinancement.

### 2.2.4. Les investissements, un levier pour atteindre des objectifs

Dans la seconde logique, les investissements sont envisagés comme des « leviers ». Le fait d'investir dans un outil de travail est vu comme un moyen de maîtriser les différents aspects de la production et d'atteindre des objectifs en termes de temps travail, rémunération ou conditions de travail. Dans ce cas, les maraichers ont majoritairement recours à l'emprunt, surtout lors de la création de l'activité, l'objectif étant d'atteindre rapidement un rythme de croisière « *par rapport à la moyenne des maraîchers j'investis beaucoup plus...l'objectif c'est de dégager du temps et du revenu, et pérenniser vite fait la structure...j'ai des objectifs clairs et je veux les atteindre rapidement donc pour ça il faut du matériel, il faut se donner les moyens de réussir...* ». Cette logique peut se retrouver dès l'installation, lorsque les objectifs en termes de temps de travail et de rémunération sont formulés au départ mais également après plusieurs années d'installation. C'est le cas notamment des maraichers qui se sont installés dans une logique de faibles investissements et qui se rendent compte de la nécessité d'améliorer leur outil de travail pour atteindre leurs objectifs « *je me rends compte que moi au bout de 3 ans, je n'ai pas fait assez d'investissements. Il me manque encore des trucs...il me manque des trucs pour bosser, pour la préparation du sol des trucs comme ça...donc là je vais être obligé d'y passer, de réinvestir encore un peu dedans* »

Considérer les investissements comme des « leviers » amène les maraichers à être plus attentifs aux caractéristiques du matériel qu'ils achètent et formulent généralement des attentes précises à ce niveau. Par exemple, dans le choix d'une serre, les caractéristiques techniques (forme du tunnel, type d'aération, de parois etc...) ont une importance particulière car elles conditionnent la performance de l'outil et la rentabilité de l'investissement. Cette logique se retrouve pour d'autres types d'investissements, le choix se faisant selon un compromis prix d'achat/caractéristiques recherchées.

Les investissements sont généralement plus importants, mais facilités par de solides compétences techniques conférant aux maraichers l'assurance de bénéficier rapidement d'un retour sur investissement.

### 3. Des liens complexes entre logiques de travail, pratiques et résultats technico-économiques

A partir des analyses des entretiens réalisés, il est possible pour chacun des maraichers envisagés, de faire un croisement entre les dimensions du rapport au travail décrites dans la seconde section (figure 3). Il apparaît cinq combinaisons de rapport au travail, chacune correspondant à une logique de travail particulière.

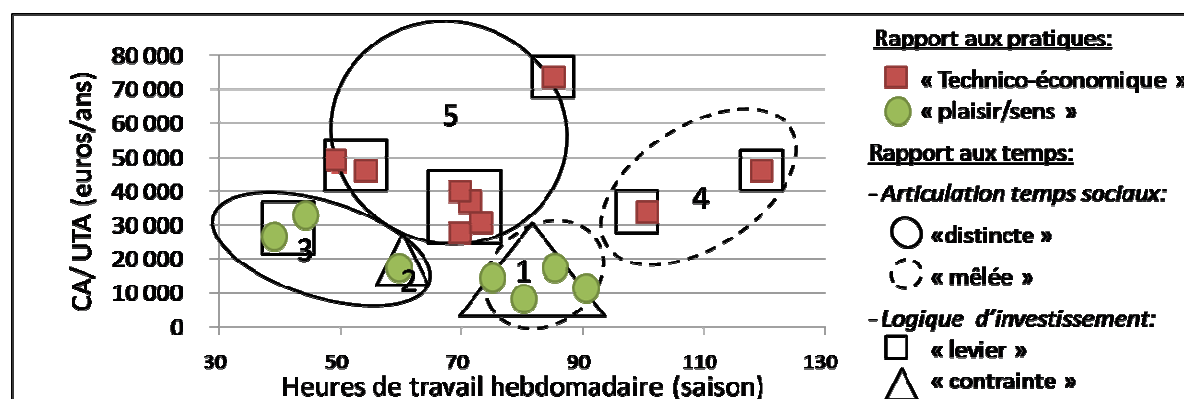


Figure 3: Rapport au travail des maraichers et résultats technico-économiques des exploitations



Ces logiques permettent de mieux comprendre les fondements des différences de pratiques, la variabilité des résultats en termes de temps de travail et de chiffre d'affaire ainsi que les principaux points de tension dans le système de l'agriculteur.

### **3.1. Une relative cohérence des logiques de travail avec les résultats technico-économiques**

En termes de chiffres d'affaire, les résultats des exploitations dont les pratiques des maraichers sont orientées par la recherche de plaisir et de sens dans l'activité de production sont logiquement inférieurs à ceux qui privilégient la recherche d'efficacité technico-économique. Au sein de ces deux groupes les écarts en termes de temps de travail peuvent s'expliquer par différents rapports au temps.

Dans le groupe 1, la logique « plaisir/sens » est combinée avec une conception « familiale » du temps de travail (pas de distinction entre temps professionnel et non professionnel) et avec une logique d'investissement qui reflète une absence de projection sur le temps long. Dans ces exploitations, les maraichers optent souvent pour des orientations techniques et organisationnelles complexes, liées à une volonté de travailler au plus près de leurs convictions écologiques et sociales. Les surfaces cultivées sont généralement faibles, autour d'un hectare, avec de peu de surfaces de serres. La mécanisation est généralement limitée par rapport aux autres exploitations, le travail manuel important et la main d'œuvre essentiellement familiale (1 ou 2 UTA). Ces maraichers cultivent une grande diversité de légumes, dont beaucoup de variétés anciennes, confectionnent intégralement leurs plants sur l'exploitation et n'ont pas recours à des techniques qu'ils jugent peu respectueuses de l'environnement ou contraires à leur vision du métier, alors que celles-ci leur permettrait de limiter leur charge de travail (traitements, paillages plastiques etc.). Cette combinaison de facteurs peut ainsi expliquer un temps de travail parmi les plus importants et des chiffres d'affaire relativement faibles.

Cependant on remarque que pour certains maraichers dont les pratiques sont définies en fonction de critères liés au plaisir, le temps de travail se situe parmi les plus faibles (groupe 3). Cette situation peut s'expliquer par des rapports aux temps différents – investissements leviers et aspiration à borner l'activité agricole à des horaires précis – mais surtout par une très grande maîtrise technique de la production. Ces maraichers s'appuient en effet sur des savoirs faires acquis au cours d'une longue expérience de terrain (parfois sur plusieurs générations) pour conduire des systèmes très complexes du point de vue technique (plus de 100 variétés de légumes, confection des plants, etc.). Il faut également remarquer qu'à la différence du groupe 1, ces exploitations sont mieux équipées en matériel et la main d'œuvre plus nombreuse.

Les exploitations dont l'organisation du travail est dominée par une recherche d'efficacité technique et de rentabilité économique partagent une même logique d'investissement, traduisant une volonté d'ancrer leur activité sur le temps « long » (groupe 4 et 5). Les surfaces cultivées sont très hétérogènes mais globalement plus importantes que celle du premier groupe et le recours à la mécanisation est une option privilégiée. Cependant si cette projection dans l'avenir n'est pas encore payante pour toutes les exploitations au niveau du temps de travail, elle semble l'être du point de vue du chiffre d'affaire, puisque leurs chiffre d'affaire est globalement supérieur aux exploitations des groupes 1, 2 et 3. Les différences en termes de temps de travail peuvent en partie s'expliquer par les deux conceptions de l'articulation entre

temps professionnel et non professionnel. Il faut noter que parmi les exploitations maraichères opérant une distinction nette entre travail et non travail, plusieurs sont installées depuis moins de cinq ans ce qui laisse penser que le temps de travail devrait diminuer avec l'expérience.

Les différentes combinaisons des dimensions du rapport au travail peuvent donc, dans une certaine mesure, être rapprochées des résultats technico-économiques des exploitations.

### **3.2. Des systèmes cohérents mais qui peuvent présenter des signes de faiblesse**

L'analyse des différentes dimensions du rapport au travail ainsi que leurs liens avec les résultats technico-économiques des exploitations permet de s'interroger sur les cohérences et les tensions qui peuvent exister dans les systèmes des maraichers.

#### **3.2.1. Des risques pour la santé des maraichers**

Le premier point de tension concerne les exploitations dans lesquelles la conception du temps se rapproche d'une conception « familiale ». Nous avons vu que dans ces exploitations, le temps de travail était supérieur à celles qui opéraient une distinction entre temps agricole et non agricole. Cette conception traduit un engagement total dans l'activité maraichère, activité qui peut être vue comme un moyen de vivre autrement, comme un véritable « mode de vie ». Cependant si cette manière d'envisager l'activité agricole peut correspondre à l'aspiration des maraichers, à un but en soi, elle peut aussi révéler une sorte de « fatalisme » : c'est l'activité maraichère qui nécessite par nature un fort investissement dans le travail. C'est le cas de certains maraichers qui évoquent ce rapport au temps pour justifier une situation dans laquelle l'organisation du travail ne permet pas d'atteindre leurs objectifs en termes de temps de travail. De plus, que cette conception du temps soit assumée ou subie, on peut émettre des hypothèses quant à la durabilité de ces systèmes sur le long terme, dans la mesure où l'exposition permanente au travail et la part importante de travail manuel peut induire des risques sur la santé des maraichers.

#### **3.2.2. Quand le rapport au travail questionne le type de système**

Il existe des systèmes dans lesquels les pratiques qui donnent sens au métier sont organisées de telle manière qu'elles ne vont pas permettre de répondre aux objectifs en terme de revenu et de temps de travail. C'est le cas par exemple du groupe 2 dans lequel la recherche de sens et de plaisir dans la réalisation du travail entre en tension avec la volonté de dégager un revenu suffisant et l'aspiration à une vie de famille en dehors de l'exploitation. Les choix techniques et stratégiques complexes combinés à une logique de faibles investissements ne permettent pas un niveau de production assez important pour atteindre ces objectifs. Le système est dans ce cas structurellement inadapté. Le maraichage est parfois une affaire de compromis entre volonté de travailler au plus près de ses convictions et exigences d'efficacité technique et de rentabilité économique.

## **Conclusion**

L'activité de maraichage en vente directe permet une multitude de formes d'organisation du travail et de pratiques. Nous avons vu que la diversité des pratiques et des choix stratégiques des agriculteurs pouvaient refléter différents rapports au travail. Les deux dimensions du rapport au travail développées dans cet article constituent une grille de lecture pour appréhender la diversité des exploitations maraichères. L'analyse de ces dimensions – rapport aux pratiques et au temps – permet ainsi de rendre compte des multiples ressorts de

l'implication des maraîchers dans leur travail et d'expliquer la multiplicité des configurations des stratégies et des pratiques mises en place dans ces systèmes. Ainsi, l'activité de maraichage en circuits courts ne serait pas en elle-même synonyme de temps de travail élevé et ou de faibles chiffres d'affaires et revenu. Ces résultats dépendraient plus des modalités d'organisation du travail et des pratiques des agriculteurs, développées à travers différentes logiques de travail. L'analyse du rapport au travail permet alors de comprendre pourquoi certaines formes d'organisation a priori plus performantes ne sont adoptées, quand d'autres dimensions sont valorisées.

La diversité des exploitations maraîchères en circuits courts semble ainsi refléter des figures entrepreneuriales, de maraîchers explorant des niches de marché particulièrement stratégiques en privilégiant des facteurs technico-productifs mais également des figures innovantes, et militantes, privilégiant des facteurs extra économiques.

Néanmoins, un certain nombre de maraîchers semble se positionner à l'intersection de ces deux figures, associant ces différentes logiques d'action. Ils constitueraient donc des figures hybrides qui recherchent, à tâtons, dans leur activité et dans la distribution des nouvelles sources de satisfaction dans leur activité de travail.

Dans tous les cas, ces agriculteurs inventent et développent une forme d'agriculture ancrée sur le territoire, peu spécialisée, avec l'objectif de préserver les ressources naturelles au sein d'exploitations où les frontières entre la sphère productive et la sphère familiale restent floues. Cette forme d'agriculture se trouve en phase avec les attentes d'une partie des consommateurs sensibilisés aux questions environnementales, à la qualité des produits et à la qualité de service semble tendre vers une professionnalisation, notamment à travers le travail collaboratif avec des organismes professionnels techniques et économiques.

## **Bibliographie :**

Argouarc'h, J., Lecomte, V., Morin, J.M. 2008. *Le maraichage Biologique : nouvelle édition*. Dijon : Educagri. 265 p.

Aubry C., Bressoud F., Petit C., 2010, Les circuits courts et le fonctionnement technique des exploitations agricoles: quelles acquis et quelles recherches en cours, TRAVERSAC J.B., 2011, Circuits courts – Contribution au développement régional, Educagri

Aubry C. et Y. Chiffolleau, 2009. « Le développement des circuits courts et l'agriculture périurbaine: histoire, évolution en cours et questions actuelles ». *Innovations Agronomiques* 5: 41-51.

Aubry, C. et Bressoud, F. 2010. Les circuits courts en agriculture revisitent-ils l'organisation du travail dans l'exploitation ? *Journées d'étude Inra Sad – Cirad ES*, Parent, 24/26 mars 2010. pp 275-283

Cardona, 2007. « La diffusion des circuits courts alimentaires, expression d'un changement dans le secteur agricole ? » Mémoire de master 2 de sociologie, IEP Paris

Cheyns, E., 2010. Nouvelles formes d'engagement autour du local. Portraits de paysans en vente directe. Colloque ISDA, juin 2010, Montpellier

Dedieu B., Laurent C., Mundler P. 1999. Organisation du travail dans les systèmes d'activités complexes. Intérêt et limites de la méthode Bilan Travail. *Economie Rurale*, 253, 28-35.

Dejours, C. 2003. *Travail, Usure mentale* (2<sup>nd</sup> ed.). Paris : Bayard

Dubuisson-Quellier, S., Giraud, C. 2010. Les agricultures : entre clôtures et passerelles. In, Hervieu, B., Mayer, N., Muller, P., Purseigle, F., Rémy, J. (coord), *Les mondes agricoles en politique. De la fin des paysans au retour de la question agricole*, Paris, Les Presses de Sciences Po.

Dufour, A., Hérault, C., Lanciano E., Pennec, N. 2011, « L'herbe est-elle plus verte dans le panier ? » Satisfaction au travail et intégration professionnelle des maraîchers qui commercialisent sous forme de paniers. », TRAVERSAC J.B., 2011, Circuits courts – Contribution au développement régional, Educagri

Fiorelli, C., Dedieu, B. Porcher J., 2010, Un cadre d'analyse des compromis adoptés par les éleveurs pour organiser leur temps de travail, Cahiers Agricultures, vol. 19, n°5, Sept/oct 2010, p.383-390

Le Caro Y. Daniel R. 2007. Les motivations des agriculteurs en vente directe en Bretagne. In Amemiya H. (coord), *L'agriculture participative. Dynamiques bretonnes de la vente directe*. P.U.R.

Maréchal, G. 2008, Projet SALT, *Systèmes alimentaires territoriaux localisés*, résultats et publications, <http://www.frcivam-bretagne.org>

Salmona M. 1994, Les paysans français. Le travail, les métiers, la transmission des savoirs. Ed. L'Harmattan, 371 p.

Soulard C., Thureau B., 2009. Les exploitations agricoles péri-urbaines : diversité et logiques de développement. *Innovations Agronomiques* 5, 27-40.